

Rémi Baille, Lucile Bordes, Barbara Carlotti,
Didier Castino, Valérie Clo, Bérengère Cournut, Fabienne Delfour,
Simonetta Greggio, Denis Infante, Gérard Jugnot, Marion Lejeune,
Nelly Pons, Capucine Ruat, Sigolène Vinson, Lune Vuillemin



DES NOUVELLES DE LA MER

NOUVELLES



DES NOUVELLES DE LA MER

Respirer les embruns d'une plage bretonne, écouter le chant de l'océan, guetter l'aileron d'un requin blanc, marcher sur le ponton d'un canal en Patagonie ou dans le Grand Nord où la nuit n'existe pas, nager avec les méduses et les cachalots...

Entre souvenirs d'enfance et récits de voyage, fragments intimes et fictions oniriques, quinze autrices et auteurs de talent nous content leur histoire avec la mer. Celle qui habite nos mémoires ancestrales, nos imaginaires, nos cœurs. Celle qui est partout, à la fois mystérieuse et cruelle, enchantresse et essentielle.

L'intégralité des droits d'auteur reversée à Explore & Preserve

Explore & Preserve est une association de protection de l'environnement basée à Hyères, dans le Var, qui travaille sur l'impact des différentes pressions anthropiques exercées sur la Méditerranée et sensibilise aux enjeux de préservation de la biodiversité marine.



<https://www.explore-preserve.org>

ISBN : 978-2-38529-428-1



17 € Prix TTC France

Rayon : Littérature française

Illustration : © Catherine Meurisse

Design : Raphaëlle Faguer



C
CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Des
nouvelles
de la mer

Ouvrage publié sous la direction
de Capucine Ruat/Maison Ruat

Dessin de couverture de Catherine Meurisse

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-428-1
Maquette : Jennifer Simboiselle

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston)!

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Rémi Baille * Lucile Bordes * Barbara Carlotti
Didier Castino * Valérie Clo * Bérengère Cournut
Fabienne Delfour * Simonetta Greggio * Denis Infante
Gérard Jugnot * Marion Lejeune * Nelly Pons
Capucine Ruat * Sigolène Vinson * Lune Vuillemin

Des nouvelles de la mer

NOUVELLES


CHARLESTON

Sommaire

Inspirations méditerranéennes	7
Rémi Baille	
Un couteau dans la poche	17
Lucile Bordes	
Poulpe fiction	25
Barbara Carlotti	
Rouleurs éternels de victimes	63
Didier Castino	
Aquatique	75
Valérie Clo	
Une ombre blanche dans les canaux	85
Bérengère Cournut	
Des larmes dans l'océan	97
Fabienne Delfour	

Si loin que le bleu	109
Simonetta Greggio	
La limite du royaume	129
Denis Infante	
C'est quand qu'on voit la mer	137
Gérard Jugnot	
La plage de Gabriel	143
Marion Lejeune	
La (non)nouvelle	161
Nelly Pons	
La danse de la méduse	173
Capucine Ruat	
Le requin de la porte des larmes	185
Sigolène Vinson	
Soleil debout	193
Lune Vuillemin	

Inspirations méditerranéennes

RÉMI BAILLE



Note de l'auteur

Ce texte est écrit après la lecture estivale du texte de Jean Grenier, *Inspirations méditerranéennes*, première parution chez Gallimard en 1941 puis en 1998 dans la collection « L'Imaginaire » (n° 384), dont le titre est emprunté à une conférence de Paul Valéry, « Inspirations méditerranéennes », donnée à l'université des Annales le 24 novembre 1933, publiée dans la revue *Conférenci*a le 15 février 1934, et reprise dans *Variété III* en 1936 (in *Œuvres I*, éd. Jean Hytier, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1957, p. 1092).

La Méditerranée se définit comme elle s'étend, dans le creux des yeux ouverts. Sans cesse elle s'écrit, se précise et se détaille, trouve son souffle parmi les gestes, expansifs et secrets, sa ponctuation faite de morceaux de lumière, pain rompu, filets dénoués, sous le bon œil de sa grammaire cassée, de tout ce qui fait que la vie des hommes trop souvent leur tombe des mains. Ce sont des histoires, des paroles rapportées, souvent réécrites, choses vues choses crues, avec la conscience que l'instantané dure ici plus qu'ailleurs. Voici, par fragments, une contribution intime et subjective à cette définition jamais finie, jamais rassasiée.

Marius

C'est un dîner sur la terrasse, comme à chaque été : des retrouvailles. Sur la table l'apéritif a toujours été prêt, et quand Marius arrive, il offre d'abord une accolade puis une bouteille de rosé. Marius est le genre d'ami que l'on peut voir le reste de l'année, mais qui mérite un rituel en guise de preuve. Tout devant la mer sert de témoin. Inutile de préciser laquelle. Ce nom ne peut exister que pour elle. Qu'importent la géographie et les restes du monde. Les ramequins s'entrechoquent, les glaçons sortis de leur caverne tiennent comme des pierres. Pourtant la nuit est chaude.

Marius est physicien. C'est-à-dire que sa lecture du monde tient des règles qui s'expliquent et se démontrent. Elles sont invisibles mais ne cessent d'agir. Partout des lois. Marius est aussi un garçon sensible, de ceux qui savent dire pourquoi. Peut-être que le vin nous intime. Ce dîner sur la terrasse est un rendez-vous pour continuer à s'apprendre. La nuit s'est engagée dans la mer, qui contrôle tout. Insidieusement, elle nous force, nos cadenas rompus depuis longtemps. Maintenant nous déplace. Mais vers où ? Nos vocabulaires s'éloignent puis se rencontrent. Des courants alternatifs. Ils dansent, c'est la conversation. A-t-elle vraiment un sens ? Dans sa bouche, les mots de Marius deviennent des actes : champ, fluide, vecteur, vitesse. Des cœurs battants habitent leur mouvement. Il parle maintenant de la capacité d'attraction et de répulsion au sein d'un même espace. L'espace de la région et du temps. Devant nous la Méditerranée. Il m'explique les flux. Ce que signifie la divergence, cette chose qui fait que rentrer ou sortir devient possible. La capacité de pouvoir aller et venir. Les *tourbillons*.

L'addition

J'ai passé un été comme garçon de café sur le canal Saint-Martin à Paris. Parfois, j'avais la chance de m'occuper du rang avec vue. Et j'installais les impatients comme dans un restaurant de crique :

« En bord de mer ? »

*Requiem pour une arapède**

À l'enfant accroupi qui gratte pour la décoller, l'arapède parle. Il ne l'écoute pas et pourtant elle s'accroche, et dans sa lutte, tente de donner une leçon. Sous sa coquille striée, plantée comme un chapiteau, elle enferme le cirque des étés. L'arapède est une mémoire vivante du bon temps, temps qui passe inlassablement, cherchant à dire ce qui parfois se reçoit en retard. Elle tient ses pouvoirs de sa persévérance. L'enfant acharné ne sait pas ce qu'il tient sous ses doigts et persévère. Ce chapeau a vu tant de soleils. Et ce rocher, tant d'écumes. À l'enfant accroupi qui gratte pour la décoller, sous ses doigts fripés d'une journée à la mer, au moment où l'ennui guette et que la nature devient un passe-temps, l'arapède répète sa leçon qui se fera un jour souvenir : le monde, c'est ici et maintenant.

De l'autre rive

Les révélations sont peu nombreuses dans une vie. Et pourtant, leur objet est parfois là, sous nos yeux. C'est en vivant à Beyrouth que j'ai compris que j'étais méditerranéen. Pour être tout à fait honnête, c'est en rentrant de ce pays, après une année passée là-bas, que j'en ai eu la certitude. Les identités, au Liban, se portent comme des pendentifs. Ce sont parfois de grands drapeaux, des vacarmes et, plus souvent encore, une chair de poule. Ma raison est ailleurs. Précisément car je me suis retrouvé de l'autre côté de la mer que je regardais enfant. Là où

* C'est le nom qu'on lui donne en Provence. Plus communément, elle porte le nom de « patelle », ou familièrement de « chapeau chinois ».

mon regard se perdait dans les confins, mal réveillé, mais happé, au point d'en être trop souvent en retard à l'école. Il m'a fallu retourner la carte, et me retrouver, un peu moins enfant encore, les mêmes yeux plissés, à en faire de même, de l'autre côté. La mer à Beyrouth semble un peu moins bleue. L'horizon, lui, est intact. Mais derrière, derrière, je savais que se trouvait la maison. Je devinais les cyprès, mes parents, les chiens sur la terrasse, les amis qui se baignent. Sur cette ligne tendue se tenait mon existence. Tout était là. À portée de main. Si loin...

Jamais la solitude ne m'a pris. Si près une rengaine de vie me tenait compagnie. C'étaient les vagues, le bruit, le dehors et ses nuits. Un soleil fracassant, garant des conversations futiles, des tendresses inestimables, des tables remplies. L'hospitalité que l'on porte au frère lointain. Une autre maison, comme celle que l'on fréquente dans les rêves ou les souvenirs confus. Il suffisait d'un trait d'union pour le savoir. Une mer en partage.

Laser

Il est des jours où la mer n'est qu'un calque du ciel, et l'horizon, un laser.

D'autres Méditerranées qu'ici

Tout serait trop simple si la Méditerranée n'était qu'une mer. Pourtant, chaque éloignement me ramène à elle. Au Brésil, devant l'immense et impersonnel océan Atlantique, j'ai perdu mes repères. Tout semblait trop lointain pour jouer ne serait-ce qu'un instant au jeu des différences. La nuit sait être bien plus subtile. À *Pedra do Sal*, elle se fait

tenace. Les corps s'y rencontrent et se meuvent dans une même cadence. Les sambistes donnent le ton. Souvent une note suffit. Et c'est une rumeur qui dirige la place. Puis un cri, repris en chœur. En deux notes, la mélancolie fait effraction et se partage. Une histoire de la peine, célébrée dans la joie. La Méditerranée m'était revenue. Dans son bagage le tragique solaire et les exceptions renversées.

Le masque

Lors d'un week-end en amoureux à Cadaqués, j'ai offert à Chloë un masque de plongée. Plus que les cigarettes bon marché, que les cartes postales à écrire, la plus grande promesse du tabac de la place tenait dans cette petite vitre et son armature en plastique. Chloë n'avait pas regardé sous l'eau depuis son enfance. Une fois installés dans l'une des criques qui bordent la ville, elle s'est jetée, son nouvel attirail sur le visage. À chaque plongée, elle s'empressait de ressortir et de sa voix nasillarde me crier : « C'est trop beau ! » Un monde oublié lui était revenu.

C'est un peu plus tard, dans ma crique vers Le Rayol, que je suis parti à mon tour à la recherche de mes sensations. Au sous-sol du cabanon, un masque traînait dans la pièce dévorée par l'humidité. J'ai voulu, moi aussi, retrouver cet ébahissement exulté par Chloë et me rappeler aux merveilles. Une fois à l'eau, au pied de la roche des premiers bains, j'ai pu ouvrir les yeux. Un grand vide. Quelques poissons du moins. Les champs de posidonies avaient disparu. Mes yeux d'enfant avec eux.

Nous sommes tous des pirates

Les jours de faible vent, quand le soleil s'exclame de tout son bruit, un reflet d'or apparaît à la surface de l'eau. Des pirates, nous avons gardé l'avidité de prendre ce qui brille. Et nous convoitons, sur le rivage, le trésor à portée de main.

Théorie chromatique

Si la Méditerranée est une succession de plusieurs mers solidaires, je crois bien que l'originale se trouve *chez moi*. Cette étendue non mesurable, soumise à mon trop libre arbitre, conditionne cette primauté à un certain sens du bleu, plus profond et plus pur, en un mot fondamental, que l'on ne retrouve pas ailleurs sur la côte. Pour lui donner des limites *tangibles*, je dirais que ce bleu tient sa course effrénée du massif des Maures à la Côte Bleue. Dépassé ce littoral, la couleur semble avoir baissé la garde, sa résistance et sa vanité comme épuisées d'avoir tout donné à offrir. Le reste n'est qu'une tendre contrefaçon.

Dans les faits

La ligne TER Marseille-Toulon n'a qu'une façon de se prendre. En entrant dans le train, si possible dans celui qui marque chaque arrêt, jetez-vous à la première place libre de la rangée de droite, à la fenêtre. Vous comprendrez ce que j'ai dit plus tôt. Notamment si vous tirez jusqu'à Nice.

L'appétit des jours

Elle mange, monte. Si nous pouvions vivre mille ans encore, à rester juste là à la regarder, sans un geste, elle

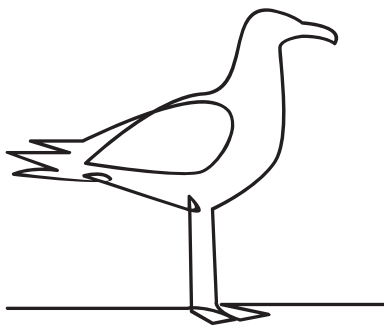
nous prendrait au cou. Elle mange, monte. Un désir la porte, c'est certain. Elle mange, monte. La faiblesse nous dérange. Elle mange, monte. Nous avons trop creusé, construit. Elle mange, monte. Des croyances impossibles. Elle mange, monte. Elle a trop pris, tout rendu. Elle mange, monte. La générosité s'annule. Elle mange, monte. Ses intentions ne sont pas mauvaises. Elle mange, monte. Le temps presse pour compter les vagues. Elle mange, monte. Nos pieds sont insalubres. Elle mange, monte. Déjà submergés.

Écumes

De l'arrière de la navette qui la ramène à la Tour Fondue, elle est comme happée par le spectacle du blanc. Elle est là, peut-être, l'origine des tourbillons. À force de remuer ciel et mer, nous creusons nos propres sillons. Si tout commence et se termine par le mélange, alors nous sommes au bon endroit. Le bruit du moteur nous empêche de nous comprendre, mais nous fixons le même point je crois. Rien ne se présente, tout se confond. Ce blanc, c'est tous les bleus à la fois qui se disputent. Les images se superposent comme dans un film mal monté. Dedans il y a nos personnages, les textes que nous refusons d'apprendre, les scènes à venir. Ce pourrait être un début comme une fin. Le trajet est trop court pour le savoir. Il y aura un port à l'arrivée. Nous quittons Porquerolles.

Un couteau dans la poche

LUCILE BORDES



J'ai rencontré Rosario lors d'une résidence d'écriture dans une petite ville de montagne. Elle travaillait à la médiathèque. C'était l'hiver. Un hiver blanc comme il n'en existe pas chez moi, au bord de la Méditerranée, qui l'aiguise plutôt, bleu, sur l'ocre des caps.

Il neigeait tellement qu'au bout de quelques jours les routes ont disparu. Pour aller écrire à la médiathèque, depuis le hameau où je logeais, je devais me fier aux piquets de clôture dont émergeait la partie haute, suivre leurs pointillés sombres sur la page immaculée des champs. Je roulais lentement, à vue, comme mon père m'a appris à le faire en bateau, d'un amer à l'autre. La voiture parfois chassait, malgré les pneus spéciaux, et je la laissais partir un peu avant de la reprendre, au volant comme à la barre quand une vague poussait le voilier et qu'on laissait porter avant de récupérer doucement l'abattée.

La neige soufflait sous la caisse avec un bruit d'écume. L'habitacle tanguait, je récupérais en douceur, dans le rétroviseur observais mon sillage, maintenais le cap.

Ainsi chaque matin j'arrivais à bon port.

Nous prenions le café ensemble, Rosario et moi, dans une petite cuisine où nous rejoignaient parfois les employés d'autres services qui avant de passer la porte tapaient leurs chaussures sur le seuil pour en faire tomber la neige et accrochaient à l'entrée de volumineuses parkas.

Malgré son prénom, c'était une fille du coin. Son père, un immigré espagnol, l'avait baptisée ainsi en hommage à une aïeule très pieuse qu'elle-même n'avait pas connue. De quelle région venait-il ? *Valencia*. Y était-elle déjà allée ? *Jamais*.

Rosario m'intimidait, mais elle me rassurait aussi, son café était bon, je savais qu'elle m'attendait pour le faire, il n'en faut pas plus à une fille comme moi pour prendre des habitudes.

Pendant que le café refroidissait, les jours où nous étions seules, elle m'aidait à repérer les endroits où je voulais me rendre entre deux sessions d'écriture. Elle le faisait sans commenter mes choix, sinon pour me reprendre sur le nom des villages que je prononçais de travers. J'appréciais aussi qu'elle ne me demande pas, au retour de mes expéditions, si je m'en étais tenue à l'itinéraire prévu, et ce que j'en avais pensé. Rosario ne croyait de toute façon pas pouvoir partager ma vision des choses. Elle avait décidé ça une fois pour toutes, après ce qu'elle appelait « le coup du tag ».

Ce tag était une inscription, tracée pendant la nuit sur le mur d'une des maisons à l'entrée du bourg, qui proclamait en grandes majuscules bleues : VIVE LA MER !

Autour de l'inscription, des dessins colorés représentant des algues vertes, fluorescentes sur fond très bleu, évoquaient les fonds marins en autant de magnifiques vignettes, lumineuses comme des émaux. Je trouvais l'ensemble extrêmement poétique, dans ce pays sans rivage, ce qui avait donné lieu à une discussion serrée avec les gens de la mairie présents ce jour-là, qui pour leur part à

l'unanimité jugeaient le tout très laid, et n'y voyaient qu'un acte de vandalisme gratuit.

— Vous avez vu ce qui est écrit à l'entrée du village ?

J'avais fait irruption dans la petite cuisine téléphone portable à la main, prête à faire défiler les photos que je venais de prendre.

— C'est sur le mur de la première maison de gauche, juste là, au carrefour !

J'étais tellement excitée que je n'ai pas vu tout de suite la manière dont ils me regardaient. J'ai posé le téléphone au centre de la table, au milieu d'eux, en me penchant par-dessus l'épaule d'un des agents d'entretien. Sur la première photo je venais de m'arrêter au bord de la route et de descendre de mon véhicule, on voyait le tag de l'autre côté de la chaussée, par-delà les remblais de neige. Sur la deuxième photo j'avais traversé, avec prudence pour ne pas glisser, comme si j'étais une photographe naturaliste et le tag un animal particulièrement discret, très difficile à observer. Je me tenais à deux mètres à peu près de lui, de la neige par-dessus les bottes. La prise de vue était frontale, en légère plongée, construite en diptyque, à gauche le pan de mur paraphé, à droite le trottoir blanc et la route poussiéreuse fuyant le long des maisons. Pas mal. Pour la troisième, je m'étais carrément tanquée à un mètre de l'inscription, il n'y avait qu'elle, sur la photo, lettres et vignettes colorées. On voyait autour du fond bleu le halo de la bombe de graff tremblant sur le crépi coquille d'œuf.

— Elle est bien celle-là !

Avec la quatrième, enfin, c'était l'immersion totale : je tenais l'écran du téléphone devant moi comme un

masque de plongée, on avançait dans la couleur, on pouvait tendre la main et toucher les algues dansantes, l'eau d'ailleurs passait entre mes bottes et mon jean et j'avais les pieds glacés, c'était juste avant que je m'aperçoive que j'avais laissé gants et bonnet dans la voiture, puis que je regagne la route en quelques pas mal assurés, me remette au volant, m'engage en chassant un peu dans le virage qui menait au parking. Le bleu sur l'image s'irisait en vagues successives, suivant les endroits où le pigment s'était concentré.

— Incroyable, non ?

La mer ne me manquait pas – je la connais si bien que je la porte en moi, je l'ai comme un couteau dans la poche – mais la surprise était belle.

Le silence m'a fait douter, d'un coup. J'ai levé les yeux vers le visage de la directrice de la médiathèque, en face de moi. Elle avait l'air soucieux. Les autres aussi, circonspects. Au lieu de me répondre, ils se sont mis à parler entre eux, comme si je n'étais pas là. Le chef de l'équipe d'entretien, d'abord, puis l'animatrice de la crèche, et la femme de ménage.

— Un mur qui venait d'être refait...

— De quel mur tu parles ?

— De celui de la maison Barraud qui a été tout dégradé, là.

— J'ai pas vu.

— T'as pas vu ? Ben c'est tout sale, maintenant.

Bien qu'embarrassée, j'ai un peu insisté. D'ailleurs je ne pouvais pas faire comme si je n'avais rien dit, la petite cuisine vibrait encore de mon excitation.

– Oui mais ceux qui ont fait ça ont écrit *Vive la mer!* C'est pas banal, quand même... Surtout par ici... C'est une manière de la mettre là, non, la mer? De la déplacer jusqu'ici. C'est du rêve...

– Tu parles d'un rêve! Tu sais combien ça va coûter à la commune, ce gribouillage?

– D'accord... mais c'est beau, non? Regardez, ce bleu, on dirait pas de l'émail?

– C'est juste pour se foutre de notre gueule, tu sais. On essaye de faire propre et ils respectent rien. Comme quoi ce serait minable ici parce qu'y a pas la mer?

– Mais non! Au contraire! C'est une façon de dire qu'ici, c'est la mer.

– C'est pas la mer, ici.

– On pourrait décider que ça l'est. Moi par exemple je trouve que c'est un peu la mer, quand même... Des jours comme aujourd'hui, quand la neige recouvre tout, j'ai l'impression de naviguer, de glisser à la surface du paysage... On pourrait l'encadrer, ce graff, le temps de repeindre la façade. Ça coûterait rien, on ferait un article dans le journal pour expliquer aux gens qu'on a maintenant un bout de mer au bout de la rue, ceux qui le veulent viendraient l'admirer et la prendre en photo, comme moi. Je suis sûre que ça ferait venir du monde. C'est pas banal la mer dans le coin!

Ils faisaient tous non de la tête, échangeaient des regards entendus en souriant de mon inconséquence. L'employé de l'état civil, un grand très maigre aux longs doigts de pianiste qui n'avait encore rien dit, a résumé l'avis général sur le ton docte avec lequel il expliquait les

procédures administratives, qui ne souffraient pas d'exception, à un public parfois obtus :

— C'est pas des choses qui se décident, la mer ou pas la mer.

N'empêche, le « coup du tag » avait fait date. À cette occasion j'avais gagné, défendant dans l'inscription une œuvre, une sorte de poème performatif et joyeux à la façon des interventions d'Henri Michaux – mettre la mer ici comme des chameaux à Honfleur puis laisser le réel s'hybrider –, la considération de quelques-uns. Une considération un peu inquiète, semblable à celle qu'on réserve aux enfants et aux fous, non exempte de pitié et de crainte, mais de la considération quand même.

Rosario quant à elle avait écouté mes arguments sans rien dire. Elle avait à peine écarquillé les yeux au moment des chameaux, et après que chacun avait quitté la cuisine, elle avait déplié une carte routière sur la table pour m'indiquer un point, en haut du Haut-Pays. Je trouverais là un belvédère, m'expliqua-t-elle, d'où contempler, dans la succession des chaînes montagneuses, un océan disparu depuis le Crétacé. J'étais enthousiaste. Quand je l'ai invitée, pour une fois, à m'accompagner, elle a décliné. *C'est gentil, mais je n'aime pas la mer.*

Je suis donc allée seule contempler les vagues immobiles. Au soir tombant, avec la neige qui sous mes pas crissait comme du sable et les oiseaux silhouettés plongeant entre les combes pour rejaillir plus loin, plein ciel, l'illusion était parfaite. J'ai regardé jusqu'à la nuit les montagnes rouler au bas du belvédère. Derrière moi le câble d'un drapeau battait dans le vent avec un bruit de drisse.

Poulpe fiction

BARBARA CARLOTTI

